

MATHILDE DE CANOSSE.

(suite)

“ Dès qu'elle fut arrivée au monastère, elle se présenta à l'abbé en qualité d'aide d'hôpital, se faisant passer pour un jeune homme d'Altembourg en Autriche, et se disant habile à soigner les malades. L'abbé se méprit sur son sexe, et, comme elle avait l'air d'un garçon discret et honnête, ne fit pas de difficulté pour l'admettre au rang des commensaux de la maison. Adeltrude se comporta si bien envers les religieux et les malades, elle montra tant de douceur et d'humilité, qu'elle ne tarda pas à se faire aimer de tous. Sans faire semblant de reconnaître le comte, elle s'occupait de ses malades avec un zèle infini, refaisant leur lit, mettant l'ordre et la propreté partout, distribuant à chacun les remèdes indiqués, toujours silencieuse, modeste, recueillie et attentive à se faire toute à tous. Cependant, quand elle vit les blessures du comte presque cicatrisées, une nuit que tout reposait au monastère, elle s'approcha du lit de Pandolfe, se fit reconnaître, l'embrassa tendrement et lui révéla le plan qu'elle avait conçu pour se délivrer.

“ Tout en s'acquittant de ses fonctions dans le couvent, elle avait observé les issues, les chemins qui pouvaient mettre son époux en liberté sans que l'on sût par quel côté il s'était évadé. Le monastère est entouré de murs et de tours que baigne un large fossé, pour mettre l'asile saint à l'abri des incursions trop fréquentes des Pruteni. (1) On n'y pénètre que par un pont-lévis qui se redresse au coucher du soleil et ne s'abaisse plus qu'à son lever. Vis-à-vis du cloître, il existe cependant un petit bois bordé par un rideau de

(1) Les Prussiens de nos jours, à cette époque penplade sauvage et féroce.